

serait plus prisonnière de cet espace obligatoirement, pourrait partir à la dérive, dessiner d'autres trajectoires, suggérer d'autres sortes de territoires possibles, plier ou déplier autrement le champ d'une éventuelle écriture qui lui serait consacrée.

D'une certaine façon, c'est à une autre poétique (dans l'acception large du terme) de la langue que les deux éloignements additionnés dont il a été question plus haut, une fois constaté et admis leur caractère à peu près inéluctable, paraissent conduire. La déliaison et les dérives qui lui sont associées ne brisent pas la continuité proprement littéraire de l'écriture occitane, qui s'inscrit ainsi toujours dans le sillage du mistralisme en ce qu'il a eu de plus profond, et, par reconstructions accumulées, dans celui des périodes antérieures de la littérature occitane (le baroque et le maniérisme des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles ; la lyrique des troubadours en particulier). Mais s'achève et souvent s'efface presque totalement la fascination qui unissait la langue au pays, et le couple pays/langue au temps destructeur.

Quelques pistes pour tenter une première identification des œuvres produites depuis dix, quinze, peut-être vingt ans, à l'écart ou sur les marges de cette fascination :

— En poésie, un retour aux mots, mais plus à la transparence des mots qu'à leur épaisseur matérielle et évocatrice d'une durée, d'un enracinement/déracinement. Et, parallèlement, un certain retour du formalisme : soit formalisme inventé, obéissant à des règles immédiates, probablement liées à cette transparence, à cette présence légère et souvent problématisée ; soit formalisme renouvelé à partir de formes anciennes, souvent très contraignantes : sonnets, sextines, etc. Plus un retour du sujet lyrique, mais dans son isolement, en pleine désarticulation. Au total, une écriture volontiers tournée vers le fragment, la parcelle, la voix seule (ce qui ne veut pas dire solitaire), épurée, auscultée. Une esthétique que l'on pourrait peut-être qualifier pour cette raison de picturale : en premier lieu l'espace, avant et plus que le temps. François Paré explique quelque part dans son livre que les « littératures de l'exiguïté » accordent la priorité au spatial, tandis que les autres littératures sont plutôt fondées sur la chronologie, le temps. La littérature occitane abandonnerait-elle ses préentions à dire le temps et se l'approprier pour se replier dans un espace multiple et inachevé ?<sup>19</sup>

— Quant à la prose narrative, elle semble instaurer un rapport à l'espace qui marginalise les pesanteurs nostalgiques et ne renvoie plus aussi systématiquement qu'auparavant la langue et le discours de la narration à un territoire donné, presque obligé. Elle tendrait plutôt à osciller entre toute une série de « nulle part » et d'ailleurs, d'errances par-

fois douloureuses où les logiques infernales imposées par le rapport de la langue au temps et au pays se brouillent, s'affrontent et finissent par s'annuler. Ces décolllements et ces dispersions sont surtout visibles dans des livres uniques ou des suites de récits dont il est difficile encore d'interpréter convenablement les choix thématiques et esthétiques dans la durée d'une écriture totalement aboutie. Je me contenterai donc de citer, péle-mêle : un recueil de nouvelles dé-réelles (ou hyper-réelles, par déplacement de telle ou telle composante de la réalité quotidienne) de Florian Vernet (né en 1941), *Mirraus escurs* [Miroirs obscurs]<sup>20</sup> ; un recueil de récits à géométrie variable de Jean-Claude Serres (né en 1944), *Enlòc* (Nulle part)<sup>21</sup> ; les histoires quotidiennes, parfois jusqu'au sarcastique, réunies par Roseline Roche (née en 1946) dans *Sensa nom, lo babau, la romèca e la television* [Sans-nom, le Croquemitaine, la Fée Carabosse et la Télévision]<sup>22</sup> ; l'œuvre narrative, plus ancienne et plus élaborée, de Jean-Marie Pleyre (né en 1954), depuis *Los Papagais* [Les Perroquets]<sup>23</sup> jusqu'à son dernier livre, qui rassemble cinq brefs récits, cheminements interrompus ou zigzagants de personnages intermittents, d'une marge à l'autre, *L'òme de Magalona* [L'homme de Maguelone]<sup>24</sup> ; le roman *Jonàs* de Jean-Yves Casanova (né en 1957), où le récit progresse davantage par l'impulsion à dire qui traverse les mots qu'à travers les mécanismes d'une narration « classique »<sup>25</sup> ; le récit « triple », dans l'espace comme dans le temps, dans l'agencement des récits comme dans celui des variétés linguistiques (ancienne, hyperdialectale et plus référentielle) de Jean-Claude Forêt, *La pèira d'asard* [La pierre de hasard]<sup>26</sup>, où chaque partie du puzzle narratif complète et annule les autres, dans un jeu savant de déchiffrement et d'énigmes concaténés qui n'en finit pas d'enraciner et de déraciner de lecteur. Cette courte liste n'est pas exhaustive : elle n'a de toute façon guère de signification sous cette forme. Sinon peut-être, pour qui a lu ces textes et tente de les placer dans la continuité de la prose narrative occitane publiée antérieurement (entre 1950 et 1970), qu'elle révèle une propension assez générale à la délocalisation du récit, à son étirement, parfois jusqu'à la tentation du non-figuratif, vers des espaces qui ne sont ni des fictions pures, ni des travestissements du social, mais plutôt des constructions intermédiaires : des réfractions biaisées, des envers détraqués, des transitions qui deviennent ainsi bizarrement centrales...

À cet égard, celui qui a poussé le plus loin l'exploration de cet éclatement du territoire originel en espaces d'écriture presque autonomes est probablement le Niçois Michel Miniussi. Disparu prématurément en 1992, il laisse deux livres singuliers : d'abord les chroniques de Jiròni, publiées anonymement en 1988<sup>27</sup>. Puis le roman *Lei passatemps*<sup>28</sup> [Les passe-temps], ouvrage posthume de beaucoup plus grande ampleur où la voix narrative, distribuée en soixante-dix tableaux, poursuit sans relâche sa

quête d'un lieu imaginaire : à travers l'apparente futilité des conversations et des comportements — l'univers des *Passatemps* est tout entier celui de certains milieux mondains de la Côte d'Azur, entre Nice et Cannes —, c'est le silence inouï d'un autre monde qui n'en finit pas de résonner dans les interstices d'un récit complexe et raffiné. Le territoire où la langue trouvait les échos de son existence indubitable a disparu ici : il n'est plus que frôlements d'étoffes et de corps, sensations fugitives, glissements de phrases et de souffles, et tout cela est orchestré avec une savante simplicité qui se joue du froid glacé, de l'absence, du vide et finalement, de la mort qu'on pressent, pour se transformer en écriture du reflet, de l'irisation. Car toute cette orchestration semble bien n'avoir d'autre visée que de rendre palpable, sensible et complètement sensorielle, la vacuité des mots et de la langue, leur gratuité délicateuse. Expérience unique et poussée au plus loin de son exigence, pour des raisons, bien entendu, qui excèdent, et de beaucoup, la seule question de la langue et de son rapport au récit et à l'écriture, mais qui ramène sans relâche le lecteur à cette vérité lancinante du non-lieu, du vide apparemment de plus en plus nécessaire aujourd'hui à l'usage littéraire de l'occitan.

\* \*

Une des difficultés que soulève l'émergence de ces « nouvelles » écritures occitanes réside dans leur généalogie. L'effacement de la fascination, liée à la dialectique mort/résurrection, vis-à-vis de la langue est-il la conséquence de l'affaiblissement progressif des pratiques dialectales (lesquelles perdurent, parfois avec une réelle vigueur, dans certains secteurs géographiques) ? Ou bien, sans être totalement indépendant de cet affaiblissement, s'agit-il plutôt de la prise en compte, tardive mais réelle, du fait que l'occitan, comme langue, ne peut pas en même temps exister aujourd'hui et surtout demain tout en demeurant ce qu'il a été (et continue d'être ici ou là) ?... Et encore moins peut-être, obéir en quoi que ce soit aux "plans" dont il a pu faire l'objet, par comparaison avec ce que sont aujourd'hui d'autres langues (par exemple le français, ou le catalan à Barcelone). Il semble difficile de répondre avec précision. Sinon à dire que ces divers facteurs ont certainement joué un rôle dans l'émergence des formes d'écriture nouvelles, poétiques ou romanesques, qui viennent d'être évoquées à grands traits. Et que celles-ci, à l'inverse, nous disent quelque chose d'une évolution à plusieurs niveaux, qui concerne aussi bien les mentalités que les pratiques linguistiques.

On peut ajouter que cette évolution, à supposer que les hypothèses avancées soient vérifiables et... vérifiées, renvoie peut-être également dans sa généralité, à des phénomènes qui, au-delà de la langue utilisée par les écrivains, concernent l'ensemble des activités littéraires ou artis-

tiques. Une mise entre parenthèses des « territoires » et des liens établis entre eux et les « langues », « dialectes », « parlars », etc, au profit d'en-semble plus vastes, plus petits, presque individuels parfois, ou transterritoriaux, entre migrations, refuges et fuites. Bref, une mondialisation faite de disjonctions et de redéfinitions inattendues des espaces. Quelque chose comme le sentiment qui peut naître à la méditation, par exemple, de la fameuse *Elegia in pètel* d'Andrea Zanzotto ou plus encore de la suite dite *Filò* [La veillée], écrite par le poète de Pieve di Soligo à la demande de Federico Fellini : « *Vecio parlar che no so pi...* » [vieux dialecte que je ne sais plus]<sup>79</sup>.

Précisons, car cela n'est probablement pas sans importance, que toutes les réflexions qui précèdent ont été élaborées à la lecture d'une « littérature » qui, sur trente ou quarante années, a produit environ deux cents titres de prose narrative (« romans » et assimilés plus recueils de « nouvelles », à l'exclusion de la « prose d'almanach » déjà mentionnée, de toute façon presque totalement éteinte), à peu près également répartis d'une année sur l'autre, avec une légère progression à partir du début des années soixante et un rythme soutenu de parution depuis lors. Et d'un nombre de recueils poétiques moins facilement comptable, mais de toute façon plus important (du simple au double ?) quelle que soit la définition minimale que l'on puisse donner de l'unité « recueil ». Le tout concernant l'activité, plus ou moins régulière, d'une cinquantaine d'auteurs. Compte non tenu des revues ou des plaquettes trop ténues pour être prises en considération ici. Peu de chose donc dans l'océan des écritures contemporaines<sup>80</sup>. Mais sans doute suffisamment pour tenter d'y distinguer des singularités, des pesanteurs, des renouvellements ou des impasses.

NB — Cette intervention reprend sur certains points des thèmes déjà développés dans d'autres études, en occitan : « Centaures e quimèras », *Estudis Occitans* (Paris), 15, 1994, pp. 3-13 ; « Ulisses pantana de Penelòpa ?... La poesia occitana entre 1940 e 1990 », *Actes de l'Universitat occitana d'estiu* 1992, Nîmes, MARPOC, 1993, pp. 110-121 ; ou en français : « Ruralité et modernité dans la littérature occitane contemporaine : l'exemple du roman entre 1950 et 1990 », in Hervé Guillorel et Jean Sibille, *Langues, dialectes et écriture. Les langues romanes de France*, Nanterre, IEO/PIE, 1993, pp. 92-101.

1 — On songe par exemple à Max Rouquette, dont certains textes ont été traduits dans une dizaine de langues.

2 — Également poète et romancier en occitan, J.-F. Brun a évoqué le problème dans la revue *littéraire Oc*, « Post-occitanisme », 20, juillet 1990, 202-210.

- 3 — « Lengua literària e lenga parlada en occitan. Réflexions sul passat e questions per l'avenidor », *Oc*, 20, juillet 1990, pp. 35-41 (article également publié en français : « Langue littéraire et langue parlée en occitan », in Hervé Guillorel et Jean Sibille, *Langues, dialectes et écriture. Les langues romanes de France*, Nanterre, IEO/PIE, 1993, pp. 240-246).
- 4 — C'est en tout cas ce que montre clairement l'enquête réalisée en 1991 dans les quatre départements occitanophones de la Région Languedoc-Roussillon par l'Institut Média Pluriel Méditerranée (Montpellier) pour le compte du Conseil Régional de la Culture de cette région (Rapport d'étude, *Occitan. Pratiques et représentations dans la Région Languedoc-Roussillon*, Montpellier, 1992, 57 pp.). Une lecture de cette enquête : Philippe Gardy et Étienne Hammel, *L'occitan en Languedoc-Roussillon* (1991), Perpignan, El Tribucaire, 1994.
- 5 — Parmi les plus récentes, citons, en Gascogne, l'enquête réalisée sous la direction de Jakob Wüest et Andres Kristol, *Aqueras montanhas. Études de linguistique occitane : le Couserans (Gascogne pyrénéenne)*, Tübingen, Francke, 1993, VIII-440 pp.; en Languedoc, Alexander Wanner, « La situation de la langue vernaculaire dans les confins catalano-occitans. Enquête sociolinguistique comparative à Saïses (Pyrénées-Orientales) et Sigean (Aude) », *Lengas*, 33, 1993, pp. 7-124.
- 6 — Cf. les actes du colloque *Max Rouquette*, Montpellier, SFAIEO, 1994, 140 pp.
- 7 — Robert Lafont, *La Festa*, s.l., Federop/Le Chemin Vert, deux vol., 474-456 pp.
- 8 — Cf. par exemple Max Pons, « Une œuvre maîtresse de la poésie contemporaine », *La Barbacane*, 31/32, 1983-1984.
- 9 — Bernard Manciet, *L'Enterrament a Sabres*, Garein, Ultraïra, 1989, 436 pp.
- 10 — Quelque vingt à trente titres, publiés entre les années 1960-1980, peuvent plus ou moins justement être rangés dans cette rubrique. Voir par exemple les analyses critiques de Jean-Marie Auzias, « Une vitrine de l'occitan : la collection « A Tois » de l'Institut d'études occitanes », *Europe* (« Littérature occitane »), 669-670, 1985, pp. 39-48; « Le local et le global. Le proche et le lointain dans la littérature occitane contemporaine », *Vingt ans de littérature d'expression occitane*, Montpellier, SFAIEO, 1990, pp. 28-31.
- 11 — *Las Domaisèlas* [Les Demeiselles] (1976), réédité en 1987 (deux volumes : texte original et traduction française), Rodez, Édition du Rouergue, 240 et 236 pp. Toute l'œuvre de Boudou (1920-1975), essentiellement romanesque (une douzaine de titres publiés entre 1951 et 1976), est en réalité traversée et même modelée par cette obsession de la « chimère » (titre d'un épais roman publié en 1974 et réédité en deux volumes bilingues, comme tous les autres titres, par les Éditions du Rouergue).
- 12 — Frédéric Mistral, *Lou Pouèmo dou Rose*, Paris, Lemerre, 1897, nombreuses rééditions. Joseph d'Arbaud, *La Rèstio dou Vacarés*, Paris, Grasset, 1926, nombreuses rééditions.
- 13 — Une partie importante de l'œuvre poétique publiée d'Yves Rouquette (par ailleurs auteur de plusieurs livres de prose narrative) est commodément accessible dans le volume *L'écriture, publica o pas* (poèmes 1972-1987), Toulouse, Institut d'études occitanes, 1988, 396 pp. Même chose pour Jean Larzac (*Obra poètica*), Toulouse, Institut d'études occitanes, 1986, 460 pp.). L'œuvre poétique de Serge Bec, à l'inverse, demeure dispersée dans un grand nombre de recueils. Dernier recueil paru : *Tres balado/Trois ballades*, Aix, Edisud, 1993, 46 pp. Je me permets de renvoyer pour ce qui concerne la production poétique occitane contemporaine à mon essai *Une écriture en archipel. Cinquante ans de poésie occitane (1940-1990)*, Église-Neuve d'Issac, Fédéróp, 1990, 160 pp.
- 14 — Dont on lira par exemple « Mon fiu, es un bèu jorn per morir » / « Mon fils, c'est un beau jour pour mourir », Hontfleur, Pierre-Jean Oswald, 1974, 76 pp. Et, tout récemment,

- les poèmes d'*Un sera fodrat de verd'espera/Un soir doublé de faux espoirs*, Nice, Z'édicions, 1993, 112 pp.
- 15 — *Occitània 70. Los poètas de la descolonizaciòn*, Hontfleur, Pierre-Jean Oswald, 1971 ; 1977, 180 pp.
- 16 — Cf. l'étude de Philippe Martel, « Poésie révolutionnaire en occitan », *Vingt ans de littérature...*, op. cit., pp. 64-73.
- 17 — Cf. la chanson de Claude Marty « Un país que vòl viure », publiée en 1969 sur son premier disque (Béziers, Ventadorn) qui porte précisément le titre *Marti canta un país que vòl viure*. Et les livres anthologiques d'Yves Rouquette, *La nouvelle chanson occitane*, Toulouse, Privat, 1972, 156 pp. et Frédéric Bard- Jan-Maria Carlotti, *Antologia de la nòva cançon occitana. 60 chansons occitanes, musicales et paroles*, Aix, Edisud, 1982, 272 pp.
- 18 — Sur cette période du « Théâtre de la Carrièra », on lira le numéro 1982-1 de la *Revue d'histoire du théâtre* (Paris), en particulier pp. 75-91.
- 19 — Pour la poésie, je me permets de renvoyer à mon étude citée plus haut (note 13) et pour les évolutions les plus récentes, aux quelques notations de la mise au point que j'ai publiée dans la revue *Erbafiglio* (Cagliari), 15, 1994, « Dalle cosmogonie all'esplosione del mondo : tendenze della poesia occitana attuale », pp. 46-58.
- 20 — Toulouse, Institut d'estudis occitan, 1991, 124 pp.
- 21 — *Ibid.*, 1988, 124 pp.
- 22 — Église-Neuve d'Issac, Fédéróp/orn, 1987, 96 pp.
- 23 — Rodez, Subervie, 1977, 62 pp.
- 24 — Toulouse, Institut d'estudis occitan, 1987, 96 pp.
- 25 — Église-Neuve d'Issac, Fédéróp/orn, 1987, 118 pp.
- 26 — Toulouse, Institut d'estudis occitan, 1990 (édition bilingue occitan puis français), 208 pp.
- 27 — *Ibid.*, 1988, 102 pp.
- 28 — Edicions de la revista *Oc*, Nice, 1994, 186 pp. Le titre, riche de significations multiples, fait directement référence à celui d'un recueil du poète provençal Louis Bellaud de la Bellaudière (milieu du xvr<sup>e</sup> siècle).
- 29 — Andrea Zamzotto, *Du Paysage à l'Idiome. Anthologie poétique 1951-1986*. Traduction de l'italien et présentation par Philippe Di Meo, Paris, Maurice Nadeau/Unesco, 1994, 318 pp.
- 30 — Sur ce peu de chose, on lira avec intérêt le livre récemment publié sous la houlette de Jean-Luc Pouliquen, *Entre Gascogne et Provence. Itinéraires en lettres d'oc. Entretiens avec les poètes Serge Bec et Bernard Manciet*, Aix, Edisud, 1994, 158 pp.